

# **Animal Macula**

**long métrage documentaire expérimental**

**de Sylvain L'Espérance**

La sixième extinction de masse des animaux à laquelle nous assistons n'a cessé de s'accélérer depuis le début de l'industrialisation, avec pour résultat que, depuis 40 ans, plus de 50 % des animaux aurait disparu. Or l'apogée de la révolution industrielle coïncide avec la naissance du cinéma. Les deux sont intimement liées, comme si un inconscient souterrain unissait leurs destinées. Les images que le cinéma, en 125 ans d'existence, nous a laissées des animaux sont innombrables, et à travers ces images il s'est aussi fait, sans le savoir, le témoin de leur disparition. Chaque fois qu'un animal sauvage a été filmé, c'est la trace d'un survivant d'un anéantissement biologique, qui semble aujourd'hui irréversible, qui a été enregistrée.

La piste de départ du projet repose sur l'intuition que ces images renferment une sorte de message silencieux que nous adresserions les animaux. Or neuf mois de recherche et les quelque 300 films visionnés, dans lesquels la présence animale est autant centrale que marginale, nous ont plongés dans un profond étonnement devant ce que nous découvrons. Si ces signes que les animaux nous envoient y sont bel et bien présents, nous avons été sidérés de voir à quel point ceux-ci se trouvent étouffés par le déferlement de violence exercée contre eux. Violence dont on ne soupçonnait pas l'ampleur, l'omniprésence et la constance dans les images livrées par le cinéma. Il faudra donc faire émerger de celles-ci les signes qui nous sont adressés.

Car chaque image où apparaît un animal renferme une énigme, et c'est cette énigme que le travail de mise en relation et de décryptage des images que propose «Animal Macula» va tenter de percer en cherchant à pénétrer leur(s) monde(s). Rendre visible — comme une pellicule plongée dans le révélateur rend visible une image latente — une autre histoire, cette fois lue du point de vue des animaux. Il y a là quelque chose d'impossible à saisir par le langage des mots. Quelque chose qu'aucun discours, aucune théorie ne pourra parvenir à mettre à jour, et qui est contenu dans l'image seule. Ce sens caché au fond des images ne peut se manifester qu'en essayant de comprendre ce qui s'exprime dans le silence singulier des bêtes.

Ce qui est bel et bien ressorti de l'ensemble des films visionnés, c'est que l'histoire de la représentation des animaux est avant tout l'histoire d'une prédation, d'un asservissement et d'un massacre. Ces représentations témoignent de notre aveuglement devant ce que nous faisons subir à ces autres êtres avec lesquels nous partageons la Terre, mais aussi que le fantasme que les autres vivants existent pour nous servir, nous plaire, ou nous distraire est profondément ancré dans nos gestes. Il y a donc adéquation entre ce que les films présentent et ce qui est réellement en train de se passer, le cinéma se faisant l'écho, mais aussi l'acteur, du rapport que l'humain perpétue sans fin avec les animaux, comme avec le reste de la nature : celui d'une prise de possession. D'une domination qui s'exprime dans une multitude de gestes et de détails est autant individuelle qu'institutionnalisée, systémique que sociétale. Par conséquent, si je croyais pouvoir éviter, ou du moins réduire au minimum les scènes de massacre, d'abattage et de mort en direct des animaux, leur récurrence et la désinvolture avec laquelle elles sont la plupart du temps présentées m'imposent d'en conserver un nombre significatif.

Ce qu'«Animal Macula» révélera ainsi, c'est une insensibilisation extrêmement trouble et collectivement intégrée à l'égard des animaux (ceux dont nous n'avons pas fait nos «compagnons»), alors que leur douleur muette n'est aucunement étrangère à celle de tous les opprimés ; que les mêmes dérives systémiques, la même soif effrénée de profit et de domination rendent possibles toutes les formes d'asservissements. Il n'y a qu'à voir le travail des employés d'un abattoir industriel pour s'en convaincre. C'est pourquoi j'imagine que le point culminant de ce versant le plus sombre du film sera la séquence de l'abattoir de «L'année des 13 lunes» de Fassbinder, car ce que l'on éprouve devant ce long travelling sur la chaîne de mise à mort des bêtes c'est bien cela : que la folie des hommes est sans limites. Point culminant au-delà duquel il nous faut chercher une forme de paix et de réconciliation...

Il ne sera jamais question de provoquer la révolte ou l'indignation — sentiments qui laissent toujours désarmé —, mais de faire en sorte que le film donne à sentir une proximité soudaine avec les bêtes en mettant constamment en lumière des plans qui traduisent une forme d'apaisement. Un apaisement jamais acquis, toujours à (re)construire, permettant toutefois d'envisager un autre possible, comme celui qui se

dégage de plusieurs images des films si singuliers de Paradjanov, qui a su rendre sensible le lien constitutif qui nous unit aux animaux (dont nous sommes !).

Cette construction sur plusieurs niveaux implique tout un travail de mesure et d'équilibre, de mise en regard des images que le montage fera s'entrechoquer par contrastes, ruptures, liaisons, s'interpénétrer et se répondre dans une structure mouvante, circulante, faite de différents mouvements, rythmes, énergies, afin que ce qu'elles contiennent puisse se révéler.

Je ne travaillerai pas à partir de séquences préexistantes mais de plans, qui recomposeront des agencements inédits connectant entre elles toutes ces vies animales jusque là dispersées. «Animal Macula» ne sera donc pas un documentaire classique mais un film de fragments, beaucoup plus expérimental dans sa forme. S'il faut le rapprocher d'une tradition, ce serait avant tout celle du « found footage », mais dans ses voies les plus politiques : les «Histoire(s) du cinéma» de Godard, et plus encore Artavazd Pelechian («Les habitants») et le travail de lecture des archives du couple Yervant Gianikian et Angela Ricci Lucchi («Du pôle à l'équateur» notamment). «Animal Macula» ne sera accompagné d'aucun commentaire. Seules les images parleront. Il ne s'agit pas de se poser en juge, mais de nous faire témoins de ce qui est. De voir comme pour la première fois. Ce travail de décryptage et de dévoilement se fera également par le traitement des images, qui seront parfois ralenties, inversées, «zoomées», superposées, mises en négatif, tandis que le son, presque entièrement recomposé et musicalisé, travaillera tout en sourdine, comme s'il émergeait lui aussi depuis les profondeurs de l'inconscient. Cela permettra ainsi de faire apparaître cette dimension souvent cachée, que les auteurs mêmes de ces images ne percevaient pas. Partir des sensations comme mode d'exploration. Attiser notre regard devant des images qui nous arrivent, souvent de loin, émergées depuis le fond obscur de notre imaginaire collectif. Des images qui existent éparpillées ici et là, séparées, et du coup atténuées dans leur impact. Et c'est ici que le titre «Animal Macula» trouve tout son sens, la macula étant la partie la plus sensible de la rétine.

Si l'essentiel des plans qui constitueront le matériau de travail est maintenant sélectionné, cela n'exclut bien sûr pas l'intégration de nouvelles découvertes en cours de montage. Car ce film nécessite un véritable travail d'archéologue, tentaculaire et

presque infini — surtout lorsqu'il s'agit de trouver les plans cachés, oubliés ou passés inaperçus —, qui ne pourra trouver un terme qu'avec la fin du montage.

Voici les différents motifs qui, tout au long du mouvement du film, se déploieront sous forme de constellations, sans repères chronologiques, sans distinction entre fiction et documentaire. (Le scénario en images qui accompagne cette demande donne par ailleurs un aperçu plus tangible de la nature des images retenues, ainsi que du jeu d'associations de plans qui sera exploré — par exemple autour des motifs de la chute, de la course, de la corde, de la chasse, du retour dans la ville, etc.)

**PREMIERS TEMPS** : Le cinéma à ses débuts, en même temps qu'il filmait les animaux pour la première fois dans des images qui s'accordaient encore à une mémoire des origines, captait aussi les dernières traces d'un monde où ceux-ci occupaient toujours, ici et là, de vastes territoires. Ces images étaient déjà celles de survivants. Puis, avec la conscience progressive de l'ampleur de la destruction en cours, c'est le rêve de cette innocence désormais perdue qui, pendant quelques années encore, a été filmé.

**L'ENFER** : Animaux traqués, harnachés, capturés, asservis, enfermés, chassés, sacrifiés, abattus, poussés à bout, affolés, contraints. Mort en série, industrielles. Bêtes qui s'écroulent, épuisées, qui chutent... Chute sans fin : effondrement d'un règne planétaire qui avait duré deux cents millions d'années. Le cinéma naît en tant qu'abattoir avec la mise à mort de Topsy dans «Electrocuting a Elephant», éliminant d'emblée la frontière entre fiction et documentaire. Pas de simulation possible : la violence ici est réelle et directe. Comme l'effroi dans les yeux de l'animal qu'il sait qu'il va mourir.

**RASSEMBLEMENTS, RÉVOLTES, LIBÉRATION** : Échappées d'un wagon de marchandises, d'un abattoir, des chaînes qui les retenaient captifs ou de l'imagination vagabonde des cinéastes, des bêtes se révoltent ou goûtent leur liberté retrouvée en se réappropriant les espaces publics et privés.

EUX ET NOUS : Imaginons les moments d'apaisement dans le rapport entre humains et animaux que présentent quelques films comme l'image d'une réconciliation à venir. Les bêtes savent peut-être mieux que nous combien nos destins sont liés...

REGARDS : Le regard d'un animal vaut mille mots et ceux, nombreux, qui vont ponctuer «Animal Macula» valent mieux que mille discours sur leur sensibilité. Tous ces regards parlent des langues inconnues dont nous commençons à peine à deviner la complexité. Chacun d'eux viendra redonner à l'animal une présence individuelle. Il ne s'agit pas de susciter un sentiment d'identification mais de saisir chaque animal pour lui-même, dans sa singularité. Nous faire sentir que, s'il n'est pas comme nous, il est pourtant notre semblable. Ces regards feront émerger une réciprocité et une tentative de compréhension devient alors possible... au-delà de leur impénétrable mystère.